

## Nobles Cœurs

Nous avons vu dans le récit précédent que l'équipage de la chaloupe de sauvetage avait consisté en pêcheurs et en bateliers.

En 1880, près de cette même île du Texel, où habitait notre fidèle gardien, la barque française « La Vigne » périt. Lorsque l'équipage des sauveteurs fut convoqué, l'un des hommes faisait défaut... Privé de l'aide de deux bras exercés, les autres devaient-ils renoncer à la lutte déjà si dangereuse à l'ordinaire ?

— « Dans ce cas, c'est moi qui partirai... » s'écria le bourgmestre qui n'était pas marin de profession, mais qui se sentait poussé par un vif sentiment du devoir.

— Non ! Restez !... Ce n'est pas votre métier, » — lui dit un pêcheur en l'écartant brusquement et en sautant dans la chaloupe.

On atteignit « La Vigne » sans encombre ; mais, au retour, un sale coup de vent fit chavirer l'embarcation. Heureusement, cela se passait ce qu'ils en eussent à mi-corps et ils ramenèrent les victimes, toutes, à l'exception de deux : le capitaine français et le pêcheur qui s'était offert à la place du bourgmestre. Les corps furent retrouvés.

Le pauvre pêcheur fut inhumé et les siens reçurent tous les secours nécessaires.

La mise en terre du capitaine français aurait pu se faire avec la plus grande simplicité, car on n'avait découvert sur lui aucun argent... ; la caisse des pauvres allait-elle seule supporter les frais des funérailles ?

La caisse des pauvres ? — Alors, pas de sonnerie de cloches !... Mais, voyez : voici qu'un pêcheur s'annonce chez le bourgmestre pour apporter l'argent indispensable afin que le marin étranger obtienne sa sonnerie comme un chrétien... D'autres encore se présentèrent...

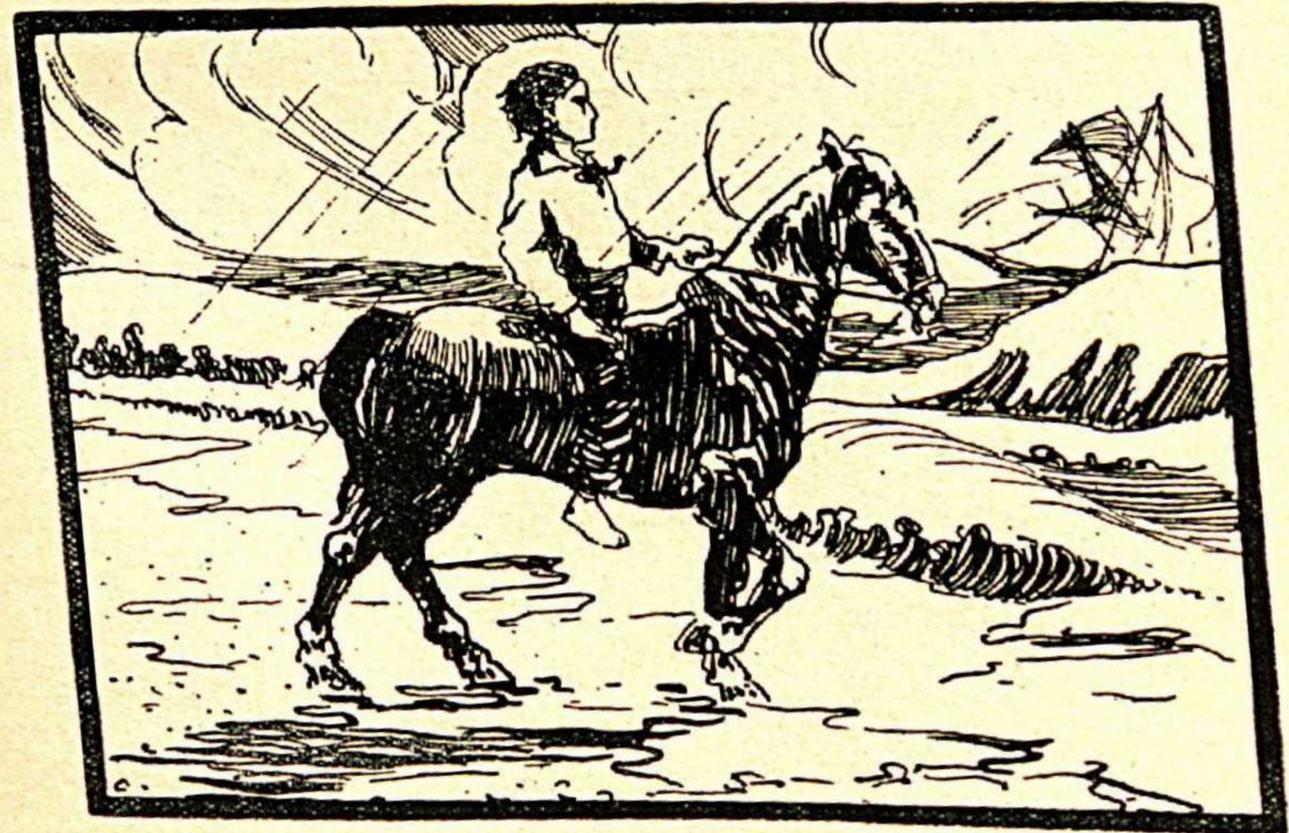
A la suite du corps de l'inconnu, les hommes de l'équipage se rangèrent, ainsi que beaucoup d'autres du village, afin d'honorer le Français, l'étranger, qui eut ainsi son éternel repos glorieusement assuré, sur l'île désolée.

## Woltemade

Non loin du Cap de Bonne-Espérance, qui jadis s'appelait le Cap des Tempêtes, un vaisseau français était en perdition... Il n'y avait pas le moindre bateau pour secourir les naufragés.

Un jeune garçon suivait attentivement le désastre et l'idée que tant de gens allaient périr lui serrait le cœur. Il se nommait Woltemade et dans l'histoire du Sud, on en parle comme d'un héros.

Woltemade prit sa course vers la maison et revint à cheval.



Il poussa son coursier dans la mer et resta lui-même en selle, en se dirigeant vers le bâtiment naufragé.

— « Deux personnes peuvent sauter à la mer et saisir la queue de mon cheval !... » cria le courageux enfant. Mais pas davantage... sinon nous péririons tous. Je reviendrai...

L'ordre de Woltemade fut écouté.

Deux hommes firent le plongeon et s'accrochèrent à la queue de l'animal qui nagea aussitôt vers la côte où les deux naufragés atterrirent.

Woltemade fut fidèle à sa parole ; il sauva de nouveau deux malheureux. Sept fois, il recommença le périlleux voyage.

A la huitième reprise, il ne restait plus qu'une poignée d'hommes

à bord, qui, énervés par les anxiétés de l'attente et ne croyant plus à un autre retour, se précipitèrent pêle-mêle dans les flots. Sans avoir égard aux injonctions de leur sauveteur, ils s'agrippèrent sauvagement au cavalier, ainsi qu'à sa monture.

La bonne bête ne résista pas à l'effort impossible qu'on exigeait d'elle. Après quelques soubresauts convulsifs, elle s'engouffra, emportant avec elle toute sa charge, le noble Woltemade y compris.

Dans le Sud Africain et même chez les Hollandais, l'histoire de Woltemade est courante. Les parents la proposent à leurs enfants et nous la donnons ici pour glorifier le jeune héros.

## Opulence et Noblesse d'Ame

Monsieur Ravels, commodément installé dans son salon bien meublé, bien chauffé, bien éclairé, fumait un cigare. Il s'était retiré dans un petit port de mer après avoir ramassé une grosse fortune dans un centre d'épicerie très achalandé.

Mais Monsieur Ravels, oublieux des origines de sa richesse, regardait de haut tous ceux qui gagnaient leur pain quotidien du travail de leurs mains.

Notre parvenu n'entendait frayer qu'avec des notables; il se montrait plein de morgue à l'égard des travailleurs manuels. Les marins, eux, surtout, excitaient ses dégoûts: pilotes, bateliers, pêcheurs, matelots, tous ces gens là n'étaient aux yeux de Monsieur Ravels que du rebut mal élevé, envers qui, à son avis, il ne convenait même pas de se montrer simplement poli.

Sur la cheminée, une pendule précieuse marqua six heures; la sonnerie s'échappa cristalline dans la chambre où Madame et Mademoiselle Ravels tenaient compagnie au maître de la maison.

— « William, notre fils, n'est-il pas encore rentré interrogea le rentier. Ce gamin court les rues beaucoup trop longtemps, surtout maintenant, alors que les journées sont si courtes. L'école a été finie à cinq heures... Il en est six... Notre fils est donc presque une heure en retard... »

— « William se sera amusé de nouveau avec son aide-batelier, Bastien Van de Velde » dit Mina, qui ne le cédait en rien à son père en fait de dédain.

Mina déplorait amèrement que son père n'eût été qu'un simple épicier, au lieu d'avoir été un docteur, un juge ou quelque chose d'approchant; de plus, elle se sentait profondément humiliée parce que son frère, âgé de quatorze ans, s'alliait avec un vulgaire aide-batelier; ce nommé Bastien Van de Velde.

— Je lui froterai les oreilles!... menaça le père. Notre fils doit garder son rang; il ne manque pas de camarades dans les maisons respectables. »

— « Voyons, hasarda la mère; ce Bastien est un brave garçon, si honnête... Dernièrement, n'a-t-il pas remis au bourgmestre une petite pièce d'or qu'il avait trouvée au port? Et William m'a aussi raconté que son ami rend journellement des services de toutes sortes à un pauvre voisin. »

— « Femme, interrompit Monsieur Ravels, quand donc deviendras-tu plus raisonnable?... Bastien n'est nullement le camarade qui convient à notre William. Son père n'est qu'un petit batelier.. tandis que nous sommes parmi les plus riches de la ville... »

— « Mon père, à moi, n'était-il pas un batelier? » répondit-il.

— « Mais, maman, voyons... expliqua la fille... Tu te rappelles : grand-père, lui, montait une très grande péniche!... »

— « Certes... Mais il débuta sur une petite allège; cela ne me fait nulle honte de le reconnaître... Et je me réjouis de ce que William me ressemble et ne soit pas un fat : à son âge, s'il devait s'inquiéter de sa position, de son rang et de sa fortune, il serait bien malheureux. »

— « En voilà assez!... reprit le rentier... Je lui interdirai une fois pour toutes de fréquenter Bastien et ses pareils... Ah!... Bon!... Le voici qui rentre... »

Un jeune garçon élancé et bien découplé fit une entrée qui n'était guère silencieuse.

— Oh! Quel vent... s'écria-t-il. Le père de Bastien dit qu'il y aura une fameuse tempête, cette nuit... Et le crieur fait une tournée pour conseiller aux gens de mettre des planches de sûreté contre l'inondation; car l'eau dépassera les quais. »

— « Vraiment? fit Monsieur Ravels... Mais, explique-moi; pourquoi es-tu en retard? »

— « Je suis allé au port, papa... »

— « Avec qui? »

— « Avec Bastien Van de Velde... »

— « Celui-là ne va pas avec vous à l'école, je pense?... »

— « Non, papa... »

— « Hum... Hum... Et pourquoi ne fréquentes-tu pas des garçons plus convenables... comme Jean Dirksen, par exemple? »

— « Jean Dirksen?... — Pas plus tard qu'hier, il m'a traité « d'éplucheur de fèves... »

— « Eplucheur de fèves... » répéta le rentier vexé et sa figure rougit de colère... parce que j'ai été épicier? Mais je ne changerais pas la moitié de ma fortune contre le double du capital de Dirksen... Mais, William, c'est de ta propre faute si Dirksen te nargue... Toi-même, tu ne respectes pas ton rang social, tu te montres bras dessus, bras dessous avec un compagnon mal vêtu et aussi peu reluisant que Bastien Van de Velde... »

— « Papa..., sais-tu que Bastien se lave au moins aussi souvent que moi et que ses habits ne sont jamais déchirés? »

— « Je te défends cependant de continuer à le fréquenter. Compris? »

William eut du chagrin et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

— « Antoine Verhelst serait pour toi un bon camarade, dit la sœur Mina.

— « Antoine Verhelst? — Un hypocrite, qui, en classe, fait toujours semblant de regarder dans son livre pour mieux copier les devoirs des autres — et qui accuse faussement ses camarades. Un goulu, qui ne partage jamais ses friandises avec un ami... Un lâche, qui maltraite les petits et qui prend la fuite devant les grands. Son ami, à lui, jamais!

— « Bastien Van de Velde n'est pas un garçon qui vous convient, répéta Monsieur Ravels,... pas plus qu'aucun autre élève de l'école des pauvres; ce ne sont que des enfants de coureurs de quais. »

— « Mais, papa, sais-tu que le père de Bastien porte une grande médaille pour avoir sauvé cinq hommes d'équipage? »

— « Cela m'est bien égal, répliqua le père... Il a eu sa récompense, comme il le désirait... De plus, s'il avait même sauvé la vie à mille matelots, je t'interdirais encore d'aller avec son fils... En voilà assez; monte dans ta chambre et va faire tes devoirs. J'entends que tu deviennes un avocat. »

— « J'aimerais mieux être un officier de marine. »

— « Naturellement... Et une simple place de pilote te conviendrait aussi! — Avocat, te dis-je... Et pas autre chose... Travaille bien... ou, gare!... »

Le cœur gros, William quitta la salle.

Renoncer à son meilleur ami, à Bastien, quel malheur!... Et pourquoi Monsieur Ravels parlait-il avec tant de mépris des gens de mer? Il y avait pourtant de fameux gaillards parmi eux... Par exemple, ce pilote qui avait déjà tiré de l'eau exactement quinze personnes! En voilà un qui valait au moins dix avocats!...

Il est vrai que ce gaillard avait un jour offert une chique à William et à l'occasion, il avait lancé une expression un peu trop rude, une parole assez grossière qu'aucun écolier n'aurait osé risquer dans un devoir de style.

Mais certains enfants riches juraient également de temps à autre, lorsque papa ou maman n'étaient pas là. Et ce gros richard qui habitait dans un grand hôtel, est-ce qu'il ne se livrait pas souvent à des abus de boissons alcooliques, en menant du tapage, du scandale?

Or, le père de Bastien était toujours, lui, si convenable et si affable!...

Afin de pouvoir garder son ami, William souhaita de devenir pauvre.

Son travail n'avancait pas...

William demeura bien une heure pour achever un devoir de dix lignes et son écriture fut peu soignée. Oh! s'il était un fils de batelier!...

... De son côté, Bastien était allé quérir du mortier pour boucher ou calfater les planches protectrices mises aux soupiraux; après quoi, chaussé de grosses bottes de son père, il se proposait d'aller jouer sur les quais inondés.

... Mais lui, William, ne devait-il pas rester à la maison, « comme un bon petit homme »; sinon, il prendrait froid, il se rendrait malade... Ce n'étaient pas des manières de gambader dans l'eau... Et pourtant Bastien avait dit qu'il y avait une seconde paire de grosses bottes dans son grenier... Ah! si William avait pu y courir, pour les mettre!...

William sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux... Quand, tout-à-coup, la porte s'ouvrit et Madame Ravels parut.

Elle vit les pleurs de son enfant et, prenant son fils dans ses bras, elle se mit à l'embrasser doucement.

— « Oh! maman... demanda William en sanglotant, est-il vrai que je ne pourrai plus m'amuser avec Bastien? »

— « Ton père ne le veut pas; mais j'essaierai encore de le faire changer d'avis. Ton père ne connaît pas Bastien. Viens, nous irons souper... Quel vent terrible!... Le temps se met à la tempête. Il est heureux que la maison se trouve dans un endroit élevé; l'eau ne nous atteindra pas. »

De cela, William ne se réjouissait guère. Au contraire, il aurait trouvé très amusant d'être obligé de se nicher dans le haut de la maison tandis que le rez-de-chaussée aurait été sous eau. Pensez donc à la joie supplémentaire lorsque les pompiers seraient venus vider les caves!...

Mais leur maison était située dans le haut de la ville et les planches contre l'inondation n'étaient employées qu'aux environs des quais pour empêcher la pénétration de l'eau par les jointures des portes... Pas mal de gens, qui avaient l'habitude de dormir dans leurs sous-sol se décidaient à monter avec leurs matelas jusqu'aux greniers, — ce qui faisait la joie des enfants inconscients du danger.

Mais plus d'une mère se sentait le cœur oppressé car sur l'océan régnait le souffle des naufrages. Leurs pensées anxieuses s'en allaient vers l'époux, le fils absents ou vers plusieurs membres de la famille.

\* \* \*

La tempête hurlait sur la ville, rageait autour des toits, s'engouffrait avec de lugubres sifflements dans les cheminées, ébranlait portes et volets. Elle flagellait les arbres du quai et fustigeait la vieille et vénérable tour de la ville qui avait déjà résisté à tant d'ouragans.

L'eau du port lançait ses vagues écumantes par-dessus les quais et baignait le bas des maisons. Dans la plupart des ménages, on veillait. De çà, de là, une faible lumière brillait. On se racontait des histoires de naufrages, surtout celle des sept pilotes qui, par un affreux matin, avaient disparu, laissant sept familles sans soutien. Un bâtiment attaché au petit havre avait péri tout entier.

Comme la nuit sembla longue!...

Enfin, l'aube se révéla et quelques loups de mer qui, depuis longtemps scrutaient l'infini crurent qu'ils percevaient un canon de détresse, tonnant au loin, en mer...

— « Un navire en péril!... » se dirent-ils.

— « Il se trouve sur les hauts fonds de la Meuse, expliqua un marin. Camarades, ce sera un sauvetage difficile; la mer est intenable... et le temps ne se calme pas... »

Aussitôt, toute la ville fut debout, remplie d'émoi.

— « Un bateau en péril!... » La nouvelle se répandit comme du feu.

William Ravels l'apprit du laitier; il voulut se rendre au port.

Un remorqueur y était en partance auquel on allait amarrer la chaloupe de sauvetage.

Et William vit que des bateliers fixaient encore à la chaloupe un bac insubmersible...

Et qui donc sauta à bord du bac avec une partie de l'équipage? . . . Ce fut son ami, Bastien!... Oui, c'était le fils du batelier Van de Velde, qu'on lui avait défendu de fréquenter...

Un des équipiers avait essayé de renvoyer le gamin sur le quai.

— « Bastien accompagnera-t-il les hommes? » se demanda anxieusement William.

Il constata que le fils de Van de Velde se défendait comme un beau diable et prétendait rester; le remorqueur partit; le jeune garçon était demeuré à bord.

Quelle angoisse, alors!...

Les vieux loups de mer se taisaient; les bavardages n'étaient plus de saison; ils observaient les flots de la mer.

William ayant aperçu son père, Monsieur Ravels, il courut vers lui et s'écria :

— « Bastien, est aussi avec eux, papa... »

— « Où, avec eux? »

— « Avec les hommes qui sont dans le bac... »

La ville était toute en rumeur. Personne ne songeait au travail...

— « Voici la chaloupe qui revient!... » crièrent des spectateurs...

— « Mais où est le bac?... Il ne suit plus!... » déclarèrent d'autres curieux.

Bientôt, chacun devina: la chaloupe avait réalisé de vains efforts pour aborder le navire en détresse; elle avait dû abandonner la lutte; mais le bac, lui, s'était obstiné à avancer...

On citait les noms des bateliers du bac qui risquaient si courageusement leur vie; c'étaient Niemen, Laurent Spui, Jean Van Drimmelen et Jean Brandenburg.

— « Mais Bastien Van de Velde est avec eux!... lançait William à qui voulait l'écouter... »

Son père, Monsieur Ravels, était monté à la tour pour mieux observer; William l'y rejoignit. Et il aperçut le bac qui se frayait une route pénible contre les vagues immenses...

\* \* \*

Grâce à des efforts surhumains, le patron et son embarcation étaient enfin parvenus dans les eaux du navire...

Aborder était impossible; ils eussent été précipités contre l'épave et le bac eût été réduit en miettes. Cependant, il fallait sauver l'équipage: les malheureux, accrochés aux agrès, avaient vu s'éloigner la chaloupe et, maintenant, ils concentraient leur suprême espoir sur les braves bateliers qui n'avaient pas lâché prise. C'était un steamer anglais « L'Oxford », qui s'était échoué à l'embouchure de la Meuse.

— « Nous essayerons de nous en approcher de très près... » cria Niemen, pour que les Anglais puissent risquer le saut. »

Une main expérimentée prit la barre.

Les Anglais devinèrent la manœuvre et se tenaient déjà aux bordages pour effectuer le saut... le saut du salut.

La tentative réussit et Niemen recommença son approche autant de fois qu'il le fallut pour récolter à son bord les 21 hommes du vapeur.

Et maintenant, au port!

Mais, halte !... Il reste encore là haut les signaux de détresse... S'ils étaient remarqués par d'autres équipes, ne croirait-on pas que des vies sont en danger ?

— « Ces signaux doivent être amenés !... ordonna Niemen. A l'épave et, au plus près... »



— « Vous risquez votre vie sans nécessité !... » protestèrent tous ses compagnons.

— « La barre, au plus près... vous dis-je, fut sa seule réponse. Et Niemen fit le saut téméraire beaucoup plus dangereux dans l'autre sens ; en un instant, il descendit les pavillons... Après quoi, il rattrapa le bac et commanda avec calme :

— « Au quai !... »

Le retour eut lieu sans accident, au milieu des acclamations et des cris de joie. Les rescapés de « L'Oxford » furent l'objet des soins les plus attentifs.

Le premier des spectateurs qui serra la main de Bastien, ce fut William.

— « Dis, pourquoi y es-tu allé, toi ? » demanda William.

— « Parce que papa est malade... Il se lamentait de ne pouvoir monter la chaloupe ; je n'ai rien dit à la maison et j'ai pris place sur le bac. »

Un curieux fort bien habillé, qui avait entendu cette réponse, saisit les mains de Bastien ; il les lui serra chaleureusement en disant :

— « Et maintenant, vite à la maison, pour vous reposer, dans les draps !... »

— « Oublie mes paroles d'hier soir... C'est fou de vouloir mépriser les autres parce qu'on est riche. J'ai constaté dans ton ami Bastien de la vraie grandeur d'âme... Ah ! ces bateliers, quels héros... Oui, mon garçon, je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer, lorsque je les ai vus accoster avec ces vingt-et-un malheureux qui n'en pouvaient plus... »

— « Et... Bastien... »

— « Je suis fier de le savoir ton ami ; amène-le chez nous aussi souvent qu'il le voudra ; fréquente le autant qu'il te plaira, car un noble cœur bat dans sa poitrine... »

William fut si heureux !... Il courut raconter à sa mère ce qui s'était passé sur les hauts fonds de la Meuse.

\* \* \*

Le sauvetage de l'équipage du vapeur anglais « L'Oxford » qui apportait un chargement de grains de la Baltique à Rotterdam et qui échoua sur « Le Bril », fut opéré par le batelier Niemen et ses compagnons, le 28 novembre 1889.

Quelques années auparavant, dans des circonstances à peu près identiques, un sauvetage hardi avait été effectué par le batelier Schroen, ses fils et son petit-fils, âgé de quinze ans, tous de Flessingue.

Un bâtiment anglais avait échoué sur « Le Rasse », banc dangereux de l'Escaut, à son embouchure.

Sa chaloupe était rentrée sans succès ; mais Schroen avait repris la mer avec sa barque de pêche et il avait ramené l'équipage au complet qui avait tant souffert toute la nuit, accroché aux agrès.

## Sur nos côtes

Nous étions sur la plage à Knocke, l'aimable localité balnéaire. De toute la matinée, il n'avait cessé de pleuvoir; dans l'après-midi, le vent s'était mis à souffler avec force; ce n'était pas un temps de villégiature.

Au mât du phare, pendait le cône des tempêtes.

A une sieste dans les dunes ou sur un banc de la digue, il n'y fallait pas penser; les « touristes étrangers » restaient à l'hôtel ou dans leurs villas.

Seuls, quelques originaux, dont nous étions, bravaient tout pour voir la mer.

Nous allâmes près d'un baigneur, dans une cabine, afin de causer avec lui.

— « Voyez les gens de Heyst, dit notre homme; ils savent qu'il va y avoir du mauvais et ils se dépêchent de regagner le port de Zeebrugge. »

Tous ces pêcheurs se hâtaient, sans regarder le signal du phare; ils se doutaient bien de ce qui allait arriver.

Un bateau passa en vue de Knocke et monta vivement la lame.

Sur la digue, des visiteurs suivaient anxieusement des yeux le petit esquif qu'ils croyaient en péril...

Mais le baigneur eut un large sourire, il dit :

— « C'est un bac à moules de Bouchout qui rentre avec son plein de frai, il file comme une flèche et les Heystois ne sauraient concourir avec lui. De la digue, ils s'imaginent que ses voiles sont déchirées; mais les malins ont pris leurs précautions pour ne pas capoter. »

Bientôt, celui de Bouchout fut hors de vue.

— « A marée haute, de grandes difficultés surgiront, continue le baigneur... Une tempête est signalée; la nuit pourrait être fort dangereuse; voilà pourquoi les barques rentrent... Il est inutile de courir vers le péril. »

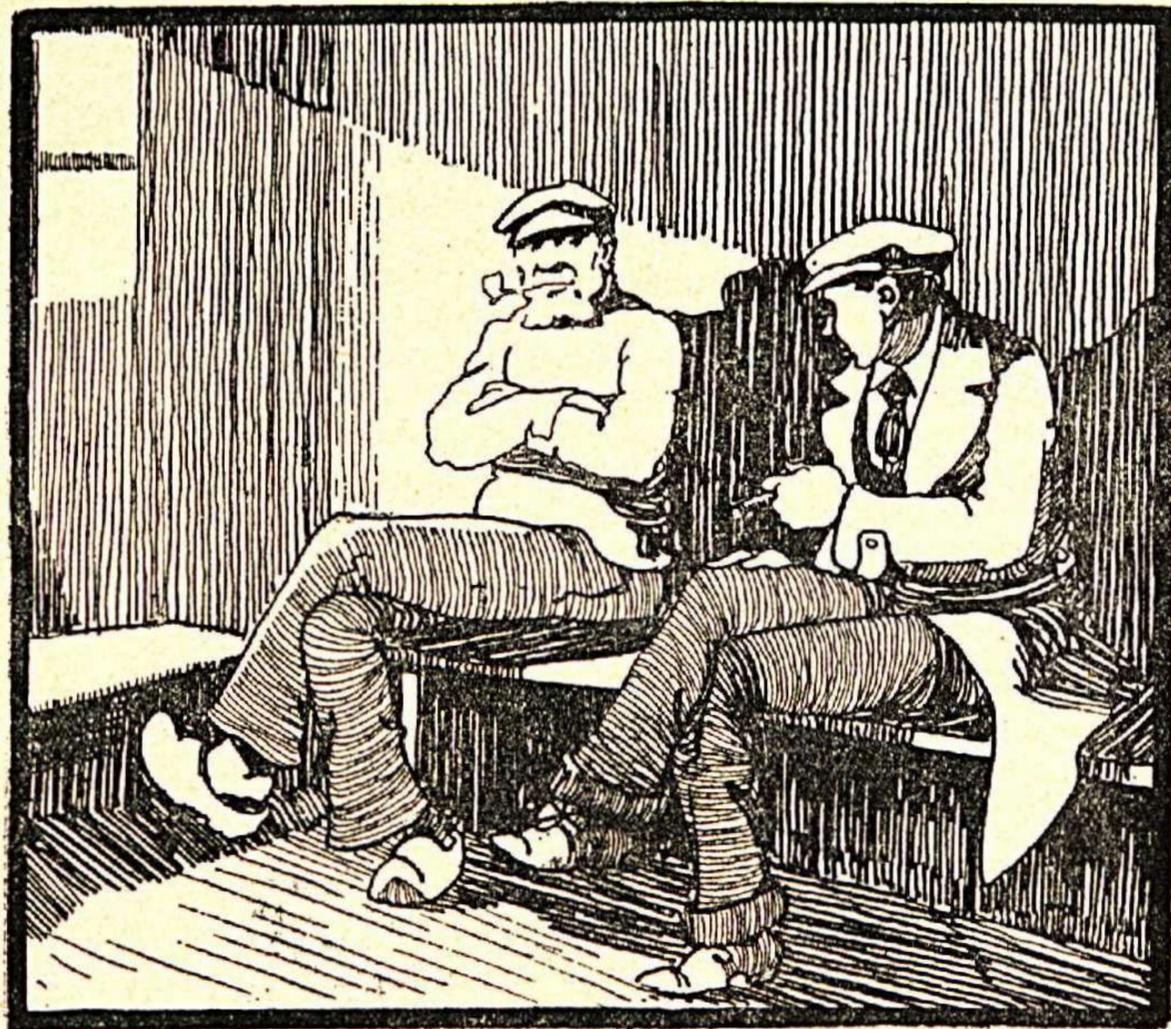
— « Avez-vous déjà eu des sinistres, par ici ? » lui demandai-je.

— « Ici, ça ne va pas trop mal; ce n'est pas un port de mer, reprit l'homme... J'ai connu un pêcheur qui avait voulu atterrir en pleine tempête et qui s'était jeté sur le brise-lames qui est là, non loin de nous... L'équipage donna du nez dans les poteaux que voilà, puis fila par-dessus bord... Mais nous avons à Knocke des sauveteurs hardis, ceux-là même que vous remarquez pendant la belle saison, qui vont et qui viennent le long de la plage, avec leurs corsets de liège, alors que les étrangers prennent leurs bains. Sans s'inquiéter du danger qui les menaçait, ils coururent, ils nagèrent et ils ramenèrent enfin, après des efforts incroyables, tout l'équipage à demi noyé. Tous les pêcheurs furent sauvés. »

Une autre fois, poursuivit le baigneur qui aimait à parler, j'ai vu périr une petite barque, là-bas, plus au nord, près du « Zwiijn ». A côté du phare, dans la baraque en planches, se trouve la chaloupe de sauvetage, dont les équipiers habitent Knocke. Ceux-ci menèrent la chaloupe sur son chariot et la traînèrent aussi vite que possible sur les lieux. On y resta quelque temps pour les apprêts; mais on parvint tout de même à sauver quelques naufragés...

...De temps à autre, un cadavre est lancé sur la côte... Il n'y a pas longtemps, j'ai aidé à en transporter un qui avait été poussé dans les poteaux du dernier brise-lames, là, tout au bout... C'était un Anglais avec un imperméable; il n'avait plus qu'une bottine... Nous l'emportâmes à la morgue sur une civière... Plus tard, on apprit son nom; on dut écrire à la famille que l'enterrement avait été fait... Oui, c'est ainsi que les choses se passent... Mon frère s'est aussi noyé dans les environs.

— « Votre frère?... »



— « Hélas!... Lui aussi, il était baigneur... Voici dans quelles circonstances il disparut : une dame, qui avait été fort imprudente, s'était enfoncée dans un trou; mon frère voulut la retirer et s'empêtra avec elle. Ils périrent tous deux. Le courant amena la dame sur cette plage, non loin d'ici; tandis que mon frère fut transporté du côté de Westkappel,

dans l'île de Walcheren, et lorsque mon père y alla, sur l'annonce d'un corps trouvé sur la grève, il était trop tard; car mon frère avait été enterré... »

En écoutant ces histoires, si simplement racontées, je ne pus m'empêcher de songer à tous ces vaillants héros du temps de paix... Sur toutes les côtes que baignent les océans de la terre, que de veilleurs qui parcourent incessamment dunes et rochers!... Que de gardiens de phares!

Nous grimpâmes à la tour de Knocke pour dominer la mer en furie. Qui aurait pu prévoir ce qu'il allait se produire par une nuit pareille sur l'immense plaine liquide?

— Ceux qui naviguent s'exposent à tant de dangers!...

Au loin, le bateau-phare de Wielingen dressait sa silhouette protectrice, afin d'éloigner les marins d'un banc de sable étendu et dangereux.

Dix hommes occupent ce bateau fixé par des amarres immuables, qui ne quitte jamais l'endroit qui lui a été assigné. Durant vingt-huit jours, chaque relève demeure isolée, entre le ciel et l'eau; après quoi, les veilleurs reviennent à terre pour deux semaines. Durant vingt-huit jours, séparés de leurs femmes et de leurs enfants, ils font la vigie pour le salut d'autrui.

Chaque nuit, leur feu brille clair et perçant. Lorsque le brouillard enveloppe la mer de ses voiles impénétrables, les mugissements de leur corne avertissent les pilotes de passer au large.

Trois bateaux-phares couvrent notre côte; en dehors de Wielingen, il y a encore le « Wandelaar » et le « West-Hinder ». Ainsi, non seulement à terre, mais sur mer, se trouvent des sentinelles toujours au poste.

En écrivant ces lignes, nous ne nous doutions pas que le « West-Hinder » allait périr quelques mois plus tard.

En décembre 1912, un matin, par une forte tempête, le bateau subit un abordage et sombra à pic. Les dix hommes, — un patron, un machiniste et huit matelots, — la plupart d'Ostende, — périrent. Ils furent bientôt remplacés et un nouveau bateau-phare apparut pour assurer la garde de la côte.

## Les Héros du Birkenhead

Ce n'est pas exclusivement sur les champs de bataille que des soldats se montrent héroïques.

Lorsque le vapeur anglais « Birkenhead » partit pour l'Afrique du Sud, en dehors de l'équipage, il y avait à bord plus de quatre cents soldats anglais; beaucoup d'entre eux emmenaient leurs femmes, leurs enfants; car ce n'était pas pour faire la guerre qu'ils allaient en Afrique; mais simplement afin d'y renforcer quelques garnisons. Le voyage fut parfaitement heureux jusqu'en vue de la côte africaine et personne n'avait pensé au moindre danger jusqu'alors, lorsqu'une nuit, le steamer se heurta contre un rocher.

Sur le pont, des matelots se tenaient peu nombreux; tous les passagers dormaient profondément. Le réveil fut terrible: la mort elle-même sonnait la diane, elle allait plonger la plupart des dormeurs dans son éternel sommeil.

Tout le monde se précipita sur le pont, avec hâte, quoique sans panique. Les officiers donnaient leurs ordres avec un calme absolu... et les soldats exécutaient les commandements comme au champ de manœuvre. Une escouade aida à la manœuvre des pompes; d'autres firent passer les chevaux par-dessus bord afin d'alléger le bateau et de le faire flotter plus longtemps.

Quelle pitié de falloir hisser les pauvres bêtes sur le pont et de les forcer ensuite, peureuses et hennissantes, au dernier plongeon!...

L'eau pénétrait violemment dans la cale; le navire était perdu...

— « Les canots à la mer! » ordonna le capitaine d'une voix sourde, mais décidée... Et chacun obéit à ce qu'on a appelé la loi de la mer: les femmes et les enfants furent protégés d'abord.

Un grand canot et deux petits, lancés sans encombre, reçurent leur chargement de femmes et d'enfants. Calmes, mais rapides, les soldats entraînaient leurs bien-aimées... Un court adieu; c'était tout.

Les canots furent descendus et prirent du large.

Hélas, les deux chaloupes qui suivirent furent détruites!...

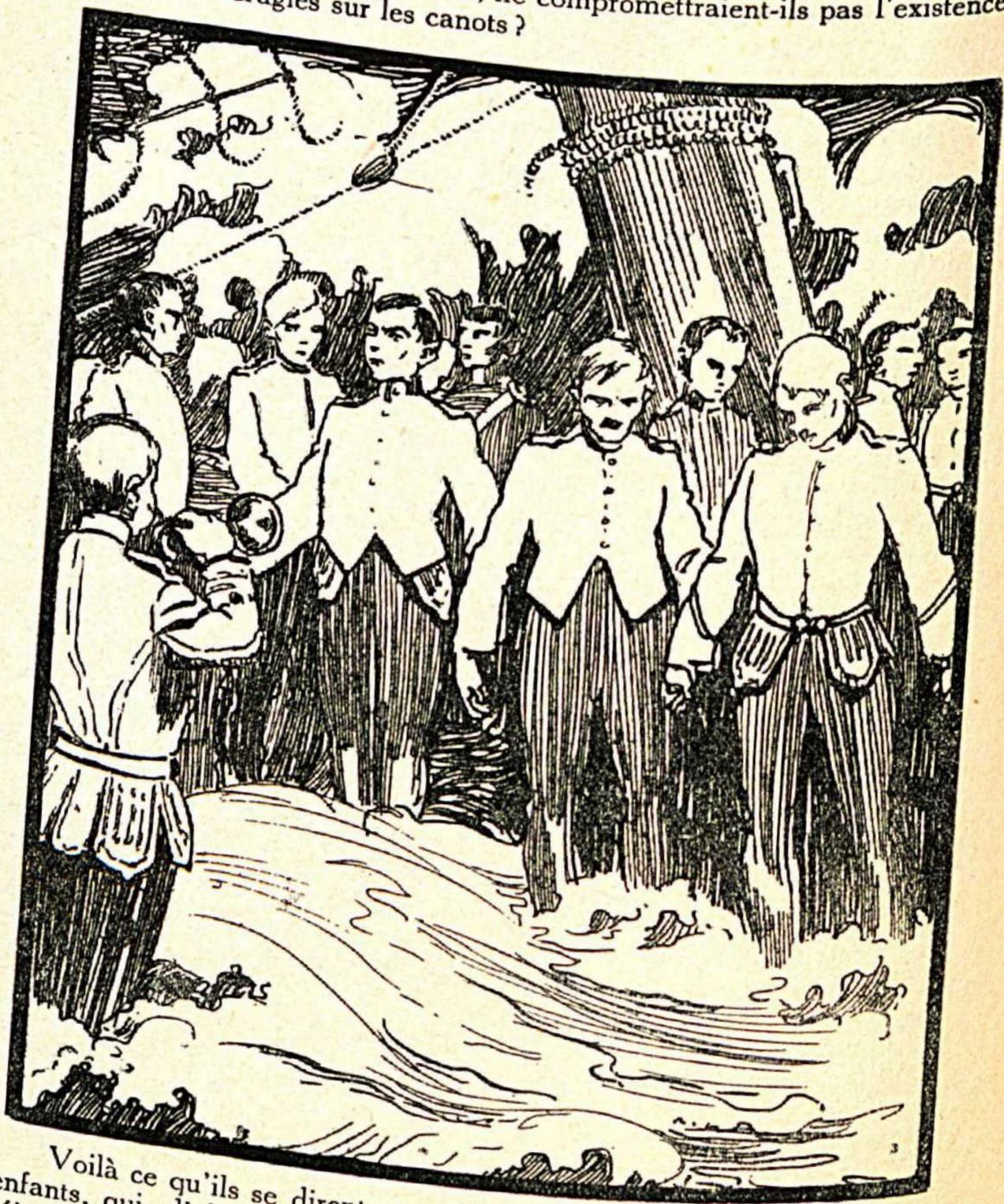
Les femmes et les enfants étaient partis, mais les hommes voyaient diminuer leurs chances de salut.

Les officiers commandèrent à leurs escouades de se mettre sur deux rangs, ce qui fut exécuté vite et bien.

Le capitaine du navire cria: « Sautez par-dessus bord et nagez pour la vie!... »

Mais le colonel vit aussitôt que les canots intacts allaient courir un grave danger: des hommes, affolés par le péril, s'accrocheraient peut-être par grappes trop lourdes aux canots préservés et les feraient chavirer?

Il signala cette éventualité à sa troupe en lui montrant les femmes et les enfants qui, pour le moment étaient en sûreté. Et les soldats comprirent... Une fois à l'eau, luttant et se débattant contre la mort, ne pouvant plus s'encourager les uns les autres, ne se trouvant plus sous l'influence directe de leurs chefs, certains d'entre eux, trop faibles et trop à bout, ne compromettraient-ils pas l'existence des faibles réfugiés sur les canots ?



Voilà ce qu'ils se dirent en suivant du regard les femmes et les enfants, qui, là-bas, voguaient sains et saufs... Bruyamment, ils se réjouirent...  
Le navire sombrait.

Sur le « Birkenhead », les soldats gardaient leurs rangs de parade... Le trompette sonnait une marche... Les lames lavaient le pont, baignaient les pieds et leur bruissement montait comme un chant funèbre. Pas un soldat ne bronchait; plusieurs se tenaient par la main; d'autres courbaient la tête; mais pas une plainte; pas un mot de protestation... Pas un son, en dehors de la voix des vagues qui montaient, montaient sans cesse, d'abord aux genoux, puis à la taille, à la poitrine. Les hommes gardaient le rang, bravant la mort en face et le trompette sonnait sa marche.

Le bâtiment tout entier gémit; l'avant s'enfonça; encore une forte lame... et la tragédie s'accomplit.

Plus de quatre cents jeunes gens luttèrent contre les vagues. Il y en eut qui purent saisir une épave et qui eurent la force d'y rester accrocher jusqu'au lendemain matin; ils furent recueillis, ainsi que les femmes et les enfants, par un bateau qui passait.

Ce fut par cette poignée de survivants que le monde entier apprit comment les héros du « Birkenhead » avaient rempli leur devoir...

Des soldats, en vérité; mais aussi des héros du temps de paix.

## Le Naufrage du Berlin

C'était dans la matinée du jeudi 26 février 1906. La tempête grondait; la mer était sauvage et dans plus d'une cabine de la côte l'angoisse régnait.

Aux environs de cinq heures, un bateau de passagers s'approcha de la côte hollandaise; c'était le « Berlin », de la ligne de Harwich, un des bateaux qui assuraient les communications entre l'Angleterre et le Continent.

Brander, le pilote et Precions, le capitaine, se tenaient sur la passerelle, pleinement conscients du danger auquel ils étaient exposés... Heureusement, les lumières du phare voisin brillaient pour les guider... Déjà, le bateau arrivait aux jetées, lorsque se produisit le malheur dont on ne connaîtra jamais la cause puisqu'aucun des deux surveillants n'a survécu.

Le « Berlin » avec ses 90 passagers au moins et ses 50 hommes d'équipage avait donné en plein par le travers contre l'obstacle... En moins d'un quart d'heure, la chambre des machines fut envahie et toutes les lumières s'éteignirent.

Quelle situation, à bord!... Quel effroyable réveil pour les malheureux!... Le capitaine et le pilote avaient été les premières victimes, — précipités dans la mer hurlante, ils n'avaient pu lancer un cri.

Des lames prodigieuses livraient un assaut ininterrompu au navire en acier... Mais que peut l'acier le plus dur contre la puissance invincible de l'eau? Le navire se brisa par le milieu; l'arrière resta engagé dans l'estacade, tandis que l'avant, avec plus de 50 sinistrés, se mit à sombrer lentement, mais sûrement... Les naufragés, qui s'étaient hâtivement munis de ceintures de sauvetage, périrent presque tous dans les flots bouillonnants.

— Cependant à la gare du Hoek (l'avant-port de Rotterdam), le train sous vapeur attendait les passagers du « Berlin », en destination de l'intérieur du pays, ou même de l'Allemagne. Lorsqu'on ne vit personne du bateau pour prendre place dans les compartiments, tous les voyageurs déjà présents s'écrièrent :

— « Un malheur est survenu au « Berlin »... C'est probable!... » Les gardes-côte, dont la vigilance avait découvert le sinistre, s'étaient empressés de donner l'alarme au poste de sauvetage. Malheureusement, le capitaine de ce poste ne put ramener que quatre noyés; un seul d'entre eux survécut, le marin Parkinson qui se rendait à Amsterdam pour y prendre le commandement d'un navire.

— Mais, là-bas, demeurait l'arrière du bâtiment, avec des survivants...

La chaloupe d'équipage n'aurait pas pu aborder l'épave; sinon, elle aurait été inmaquablement réduite en pièces; on essaya de lancer une amarre; mais, par deux fois, la ligne établie rompit. Lors de la troisième tentative, ce fut le câble de l'ancre qui céda et la chaloupe, malgré sa bravoure, dut rentrer.

Quel désespoir, pour les pauvres naufragés qui agitaient en vain leurs mouchoirs et faisaient des gestes suppliants!... C'était un ensemble si navrant qu'il serrait tous les cœurs. Malgré son grand courage, le capitaine de la chaloupe se trouvait impuissant.

Entretemps, des cadavres de plus en plus nombreux étaient jetés sur le rivage, où un hangar avait été transformé en chambre mortuaire... Et les morts s'y ajoutaient aux morts...

Parmi eux, on reconnut le diamantaire Mozes Raisman, sur lequel on récolta pour 80,000 francs de diamants; on remarqua un petit garçon de cinq ans, Auguste Hirsch, qui avait voulu voyager de Londres à Hambourg, en Allemagne. Son père, trop pauvre pour l'aller chercher lui-même à Londres, l'avait confié, pour la traversée, à un homme de l'équipage; celui-ci avait si tendrement veillé sur l'enfant, qu'il ne l'avait pas lâché, même au moment de mourir; car il avait toujours tenu le petit fermement encerclé dans ses bras.

Trente-trois cadavres gisaient déjà dans la salle noire. Sur l'épave, rivés les uns aux autres, des naufragés s'efforçaient encore de résister aux assauts furieux des vagues. Après avoir assisté à la mort de tant de leurs compagnons, ils attendaient leur tour de périr.

Quelle situation!... Sous leurs pieds, un pont couvert d'eau, sans cesse balayé par des flots nouveaux; pour tout abri contre le vent, la clôture en bois d'un salon ou d'un fumoir... Des habits, trempés, qui ne protégeaient plus contre le froid perçant... Et toujours, le hurlement de la mer qui allait les engloutir!...

Une femme presse son enfant sur sa poitrine; elle est veuve, car son mari vient de mourir; elle essaye de préserver sa fille qui a sept ans; la mignonne est son dernier trésor et voici qu'elle succombe dans les bras qui l'entourent d'une tendresse infinie...

Soudain, une autre femme éclate de rire; puis, elle pousse une longue plainte lamentable; l'horreur du spectacle lui a enlevé la raison. Elle est devenue folle.

... Un autre cri... et la mer emporte une autre victime... En des langues diverses, des appels désespérés se font entendre...

Non loin de là, des lumières scintillent; c'est le soir... La chaloupe a fait une nouvelle tentative pour s'approcher; mais les lames sauvages l'ont repoussée...

Quelles tortures!...

\* \* \*

La neige tombe... La tempête souffle toujours du Nord-Ouest... Nous sommes au vendredi matin...

Sera-ce le jour du sauvetage?

Dès sept heures du matin, le capitaine Jansen a repris ses essais; il se voit forcé d'abandonner...

Un visiteur de marque est arrivé: c'est le prince Consort en personne, le mari de la Reine de Hollande, Henri de Reuss, qui vient examiner par lui-même ce qu'on pourrait tenter.

A une heure de l'après-midi, une fois de plus, la chaloupe quitte le port, suivie par un bateau-pilote qui porte le Prince.

Le zèle des sauveteurs est extrême; derrière la chaloupe, une yole tangue et roule, esquif petit et frêle; quatre hommes s'y installent et rament vers l'estacade; cette entreprise est hérissée de difficultés.

Enfin, la yole est sur le point d'accoster; un homme se prépare à risquer le saut; lorsque, d'un coup de lame, la nacelle est rejetée au loin,

Les efforts redoublent; cette fois, l'un des occupants de la yole a sauté: Klaas Van Reetel passe la jetée en pleine course, à travers les flots; il court s'accrocher au phare tout près de l'épave et s'y cramponne, malgré l'acharnement des vagues qui s'élancent pour le renverser.

Hourra!... Les naufragés reprennent de l'espoir... Une amarre tombe du « Berlin »; elle est fixée au phare... Un naufragé, épuisé par une terrible nuit de souffrances, quitte le bâtiment, suspendu à la corde... Il faut qu'il se laisse glisser jusque dans l'eau; les sauveteurs le cueilleront.

Un soupir de soulagement s'exhale lorsqu'on aperçoit le « rescapé » debout, conduit sain et sauf jusqu'à la yole... Ce premier succès est suivi d'autres... De nouveaux secours arrivent du rivage... Quelques humbles gens de mer, le nommé Sperling, avec des compagnons courageux, approchent, montés sur une autre yole et ils offrent leurs services. Dix naufragés sont sauvés!

...Mais le temps presse; il faut quitter la jetée, car la marée s'élève dangereusement... La mer se creuse de plus en plus; la neige tombe à gros flocons, si serrés qu'on ne parvient plus à distinguer les malheureux restés sur l'épave...

— Oh! terreur... Une femme est encore suspendue entre le ciel et l'eau... Trop tard!... Elle a voulu descendre du navire... et maintenant, il lui sera impossible d'y remonter à la force des poignets... Que décider?

— « Cette femme doit être sauvée!... » déclare le Prince. Les plus braves frissonnent. La femme a-t-elle lâché l'amarre?... Est-elle disparue, noyée?

On n'en doute plus... Mais, non!... La voilà contre la colonne du phare... Elle ne résistera pas contre l'assaut des vagues; celles-ci vont l'emporter.

— « Cette femme doit être sauvée!... » répète le Prince.

— « Des volontaires pour le canot!... » crie un chef. Quatre hommes se présentent... Que la mort leur fasse signe hideusement, peu importe! Ces héros ne laisseront pas mourir une femme... La yole repart... Un homme saute sur la jetée... Il attache une corde à la taille de la naufragée... Puis, on la tire à travers les vagues, jusqu'à l'esquif... Sauvée!... Mais vite au port, maintenant, car le danger augmente à chaque minute...

— Cependant trois personnes sont encore à bord; une dame, sa domestique et une jeune fille... Elles n'ont pas eu le temps de risquer la descente au moyen de la corde...

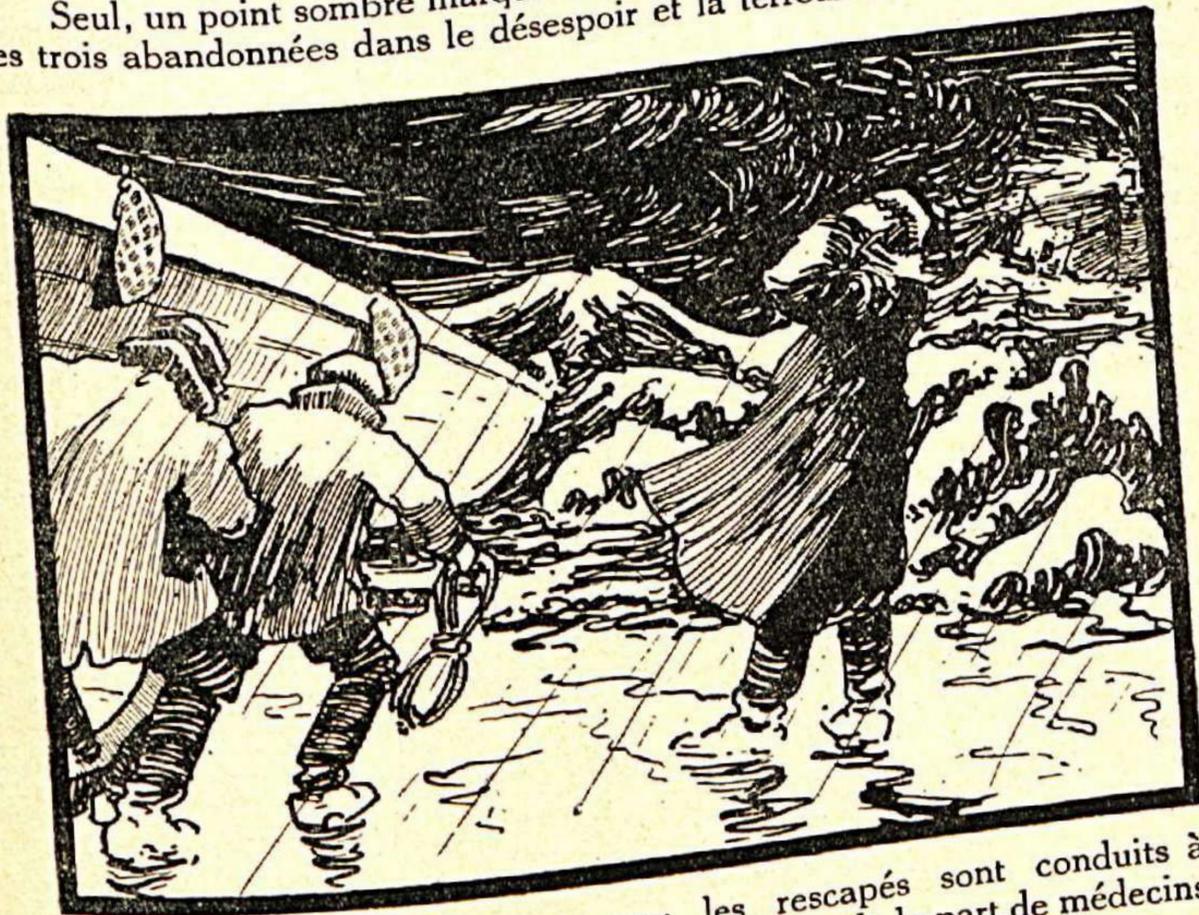
Leurs clameurs résonnent à fendre le cœur... Et le Prince demande ému: « Celles-ci ne pourraient-elles être sauvées? »

Un chef répond: « Votre Altesse, si j'envoie par là mes garçons, le nombre des victimes ne sera que plus grand. »

Les bateaux regagnèrent rapidement le port.  
Les cris s'affaiblissent...

Le Prince n'en peut plus et se rend au hangar pour aider à soigner les rescapés.

Seul, un point sombre marque encore la place où se sont effondrées les trois abandonnées dans le désespoir et la terreur de la mort.



La foule acclame les sauveteurs; les rescapés sont conduits à «L'America-Hotel» où ils reçoivent tous les soins de la part de médecins habiles, assistés par des infirmiers de choix.

Cependant le batelier Sperling résolut de faire encore un essai de sauvetage... Le soir, à onze heures, embarqué sur le remorqueur « De Wodan », il fait longer l'épave au plus près. Accompagné de deux neveux et de plusieurs compagnons, il saute dans un petit canot jusqu'à la jetée. Une fois là, Sperling court seul au phare; malgré le vent, les vagues, il se hisse à la force des poignets, le long de la corde, et grimpe ainsi jusqu'au bâtiment, avec la mer sous lui, prête à l'engloutir. Il aperçoit enfin les trois femmes, au milieu d'une dizaine de cadavres. Mais nous allons lui laisser la parole et copier exactement son récit.

— «... Ces trois femmes qui vivaient encore étaient mouillées jusqu'aux os et leurs jambes étaient vilainement gonflées. Elles se précipitent vers moi, sans vouloir me lâcher, et crient : « Guter mann, guter mann !... » Elles ajoutent :

— « Danke, danke !... »

Mais il s'agissait de s'en aller au plus vite, car la maudite carcasse roulait à ne plus pouvoir tenir debout et le pont tirait tellement que de grandes crevasses se creusaient, comme des gueules ouvertes pour nous dévorer.

Alors, je dis à ces femmes : « Du calme ! Silence !... »

Il me manquait une ligne ; car, à elles seules, je voyais bien qu'elles n'auraient pas pu s'en tirer... Je cherche. Et me voilà bientôt en possession d'une amarre. La domestique, qui était encore d'aplomb, me conseilla :

— « Enlevez Madame d'abord ; moi, je puis attendre. »

Son courage me fit plaisir... Alors, je saisis la dame par la taille ; elle s'appelait Fraülein Theile et je pus la porter ou plutôt la traîner jusqu'au milieu du pont... Son pied se trouva pris dans une crevasse ; je ne m'en aperçus que lorsque je l'entendis qui hurlait. Il n'y avait pas à hésiter... Je l'attachai à la grosse corde, après l'avoir ficelée comme un gros paquet, puis, elle n'eut plus qu'à se laisser glisser jusqu'au phare... où mon ami Kees la reçut pour l'empêcher de tomber dans la grande jatte...

Le même procédé servit pour les deux autres...

— Mais Fraülein Theile ne pouvait plus marcher ; Kees la prit sur son dos — et, en avant, marche ! Chaque fois qu'il venait une lame méchante, Kees se cachait derrière un poteau de la jetée ; à la fin, il put atteindre la yole... »

Ainsi parla Sperling, le batelier...

Ces rescapées, comme les autres, obtinrent des soins empressés au même hôtel.

— Et la mer jetait toujours de nouveaux cadavres à la côte... Les rangées de corps dans la chambre noire s'allongeaient...

...Des parents de naufragés affluèrent, en proie à de terribles alternatives de crainte et d'espoir. Allaient-ils aider, pleurer ou retrouver des êtres chéris qui devaient s'être embarqués à bord du vapeur fatal ?... Ils ne savaient pas.

Des mains charitables avaient fait la toilette des morts et procédé à la confection des linceuls. La plupart des victimes semblaient dormir calmes et reposées comme si elles avaient échappé aux affres de la mort.

Quelques corps avaient été entièrement cachés... Hélas !... pour ceux-ci, les vagues ne s'étaient pas contentées de les priver de leur vie ; elles les avaient roulés aux pieds des dunes, affreusement maltraités et défigurés.

D'autres cadavres, encore nombreux, restaient les yeux grands ouverts, vitreux, attendant des parents qui leur abaisseraient les paupières...

Voyez, là : de pauvres parents, qui ont la démarche chancelante et les genoux tremblants... Ils s'arrêtent devant chaque cadavre, les yeux à demi détournés... Un cri angoissé : ils ont reconnu leur fils...

— Le marin Parkinson, que nous avons mentionné dès le début de ce récit, déclara que les canots du « Berlin » avaient été emportés par les vagues ; il avait vu périr des passagers de peur et de froid.

Parkinson s'était trouvé sur l'avant, qui avait sombré ; en essayant de gagner l'arrière, il avait été lancé par-dessus bord. Heureusement sa présence d'esprit ne le quitta pas. Tandis qu'il se maintenait sur l'eau, il vit le « Berlin » se briser en deux parties. Son attention fut attirée par une mère qui serrait son enfant dans ses bras et qui disparut avec l'avant. Quant à lui, il était parvenu à saisir des morceaux de bois d'abord ; enfin, une ceinture de sauvetage. Ainsi, il s'était maintenu à la surface jusqu'au moment où la chaloupe l'avait recueilli.

Un autre passager raconta :

— « Nous mourions littéralement de faim et de soif. Trois d'entre nous essayèrent de descendre dans le navire ; ils durent remonter au plus vite à cause de l'eau qui avait envahi tout le bâtiment. Même, l'un d'entre eux ne revint pas... »

Pour apporter quelque soulagement, nous chantions ; mais c'était comme à un enterrement et le temps nous paraissait si long !...

Pendant la nuit, il y eut beaucoup de syncopes. La mer était démontée ; la neige fine nous fouettait le visage ; sans cesse, l'eau de mer trempait nos habits ; c'était si navrant...

Six fois, nous aperçumes la chaloupe de sauvetage ; chaque fois qu'elle se retirait, nous croyions que nous allions devenir fous. Quelques malheureux n'avaient plus la force d'aspirer, à cause de la violence du vent et ils se laissaient mourir ainsi. »

Les funérailles des victimes furent impressionnantes. Les courageux sauveteurs furent fêtés et récompensés, comme il convenait, pour des héros, tels que Klaas, Van Reetel, Sperling et d'autres. Ils eurent la satisfaction d'avoir sauvé leur prochain d'une mort affreuse.

Nous pourrions encore rapporter bien des détails sur cette épouvantable catastrophe qui fit 125 victimes ; mais, en voilà assez.

Je voulais simplement vous présenter ces enfants de la mer qui portent un cœur d'or sous des vêtements grossiers.

## La Femme du Capitaine de Navire

La « Louise » voguait en plein océan. Le beau temps avait favorisé la marche du bon vapeur... Sur la passerelle, se tenait le premier officier, tandis que le capitaine était étendu sur une chaise longue, dans sa cabine, ivre-mort.

La « Louise » n'emportait pas de passagers; mais seulement une cargaison précieuse. L'humble équipage, les marchandises de la cale se trouvaient en charge et sous la garde d'un chef dont le cerveau était obscurci par les vapeurs de la boisson.

— « Le capitaine a son compte... » dit Rob, un matelot, à son copain Rip.

— « Il faudra lui enlever ce goût-là, répondit Rip. Je ne veux pas servir sous le commandement d'un ivrogne, car je ne tiens nullement à servir de nourriture aux poissons... Qu'est-ce que tu en penses, toi, Stan? demanda-t-il à un troisième marin qui passait.

— « Un capitaine qui est saoul, répliqua Stan, — autant vaut un gouvernail en morceaux... Il ne sait pas ce qu'il fait et risque tout aussi bien de conduire son sabot droit chez le diable... »

Les hommes se concertèrent.

Une jeune femme se tenait assise dans la cabine où l'ivrogne était couché, sans connaissance. Elle venait de l'épouser et c'était son premier voyage.

A terre, elle n'avait jamais remarqué que son fiancé avait la funeste habitude de boire des boissons alcooliques.

La jeune femme était profondément affligée. Avait-elle choisi un homme qui ne tarderait pas à perdre son emploi? L'avenir, ne lui réserverait-il que chagrin et misère?

Tout-à-coup, elle entendit un tumulte; la porte s'ouvrit et une face rude apparut. Brutalement, un matelot examinait l'intérieur de la pièce... Derrière lui, se trouvaient des compagnons, qui, eux aussi, lançaient des regards défiants. Une mutinerie avait-elle éclaté à bord?

Mathilde fut saisie d'effroi; mais elle reprit vite son sang-froid. Son mari gisait là, impuissant; il fallait cependant agir, montrer de la poigne...

— « Qu'y a-t-il? » fit-elle, en se levant.

— « Nous voulons parler au capitaine... » dit Rip qui était en avant.

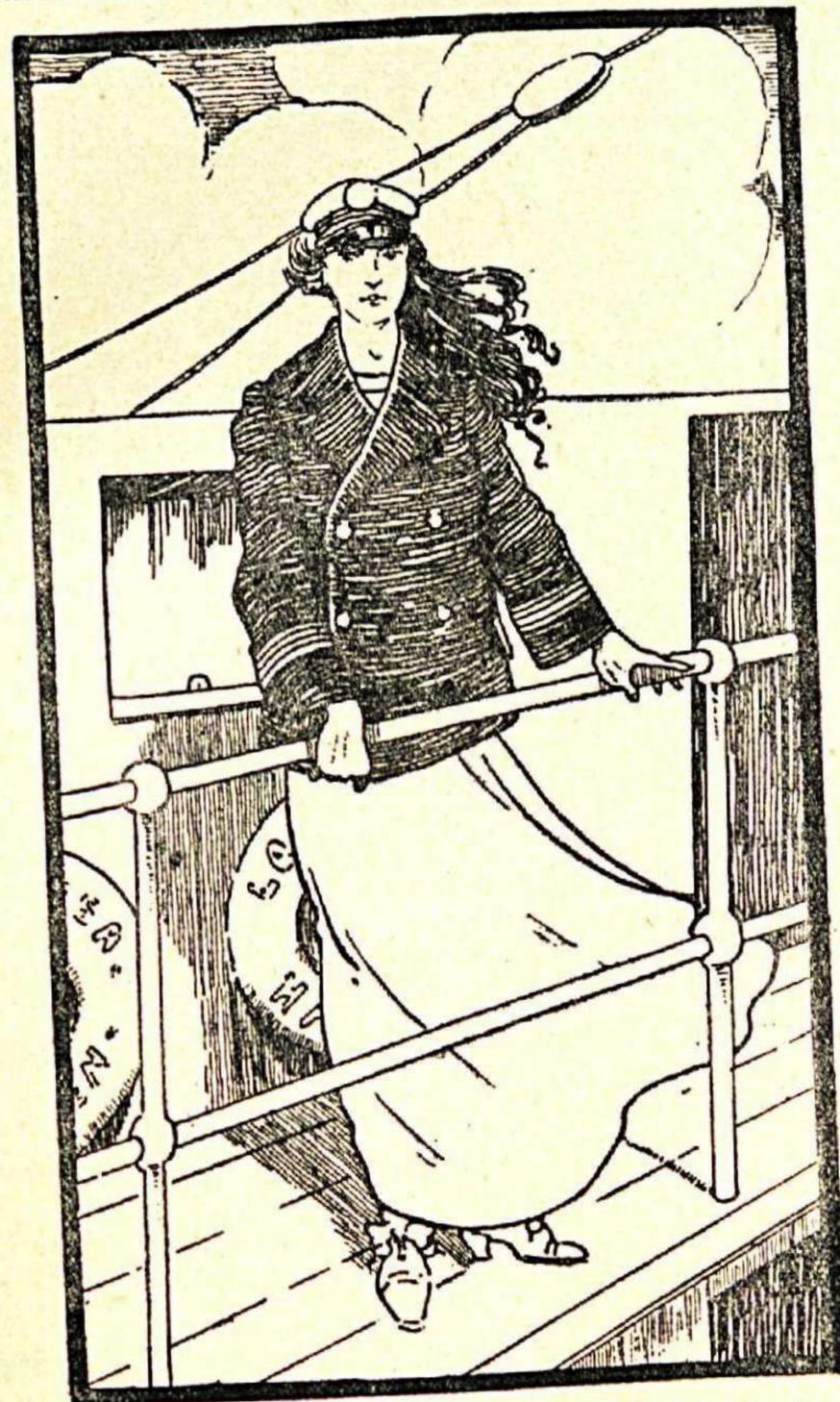
— « Le capitaine est malade, très malade... C'est moi qui le remplace... Vous me confierez ce que vous avez à lui dire... »

Rip en resta étonné.

— « Parlez!... ordonna Mathilde... Vous avez ouvert la porte d'une façon impolie; ensuite, vous demeurez là, bouche bée... Parlez!... »

— « Madame... Ma commandante... je... » bégaya Rip embarrassé, car elle le fixait hardiment dans le blanc des yeux.

— « Est-ce que vous vous imaginez que je vais m'attarder ainsi?... Si vous avez une brique sur l'estomac, montrez-la... Qu'y a-t-il? »



— « Nous refusons de naviguer avec un capitaine ivre... » répliqua Rip qui avait eu le temps de se remettre.

— « Je vous affirme, moi, que votre capitaine est malade... Et vous prétendez ne pas le laisser en paix? Quand vous êtes dérangé, devons-nous vous chasser de votre couchette, sans pitié, et vous envoyer dans le cachot?... » Et vous autres, qui êtes venus aussi, auriez-vous la

prétention de me menacer à votre tour ? Je veux croire que vous avez agi sans réfléchir ; je vous pardonne ; maintenant, retournez tous à vos postes... »

Les hommes s'esquivèrent un à un.

Rip fut le dernier.

— « Ecoutez, poursuivit Mathilde, nous avons parlé un peu brusquement l'un et l'autre... Oublions cela... Vous m'avez l'air d'un bon marin et je puis compter sur vous, n'est-ce pas ? »

— « En tout et pour tout, Madame... » promit Rip flatté de cette confiance. Et rapidement il s'en alla.

— « Heureusement, pensa la femme, voici un danger écarté. » Elle accorda un regard morne à son mari, se lava les yeux, endossa le paletot du capitaine et coiffa sa casquette... Ensuite, elle quitta la cabine et monta sur la passerelle. Monsieur Blom, le premier officier qui l'aperçut, la regarda tout surpris...

— « Connaissez-vous le danger qui nous menaçait ? » lui demanda-t-elle.

— « Oui, Madame... »

— « Il faut que nous l'éloignons une fois pour toutes. Je vais prendre la place de mon mari ». Elle raconta ce qui s'était passé.

— « Je ne suis capitaine qu'un moment, conclut-elle ; mais je me fie entièrement à vous. »

— « Entendu, Madame... »

Longtemps, elle se tint là-haut, en adoptant les façons d'un commandant de navire.

La cloche annonça le repas de midi.

Elle descendit présider à la table des officiers ; elle prouva son énergie.

L'équipage se tint coi ; quelques marins continuaient à soutenir que le capitaine était ivre ; mais Rip affirmait qu'il n'était que malade...

Tout fut remis dans l'ordre.

Le premier officier donnait ses commandements et chacun accomplissait strictement son devoir.

Vers le soir, le capitaine s'éveilla...

La cabine était vide ; vareuse et casquette avaient disparu ; Mathilde était sur la passerelle.

Le capitaine coula un regard par une petite fenêtre en forme de hublot : sa femme se tenait là-haut, courageuse et ferme ; ses cheveux ondoyaient au vent.

L'ivrogne baissa les yeux ; il eut honte de lui-même ; il sentait sa faute.

Un peu après, Mathilde vint près de lui, vite, elle referma la porte.

— « Pardonne-moi, dit le mari... Sur ma parole, cela n'arrivera plus... »

Il importait de le mettre au courant des faits ; elle lui fit part de la mutinerie imminente, un moment écartée.

Le lendemain, le commandant reprenait sa place ; il ne but plus jamais.

A. HANS

---

# Le Livre d'Or du Sacrifice

---

Dessins de STAN VAN OFFEL

L. OPDEBEEK - EDITEUR - ANVERS  
1928

A. HANS



# LE LIVRE D'OR DU SACRIFICE



DESSINS de STAN VAN OFFEL



L. OPDEBEEK

- EDITEUR

- ANVERS